

Pourquoi les lignes seraient-elles droites ?

Jean-Michel Bertrand (1971)

« Car s'il ajoutait quelque chose au passé, il serait infidèle,
et s'il en retranchait quelque chose, incomplet. » Henri Bergson
« Rien ne m'est sûr que la chose incertaine. » François Villon

Pour certains, il s'agira d'années marquantes, quasiment closes sur elles-mêmes. Des années d'une consistance telle qu'elles sont à elles seules source de souvenirs intenses, séparés de ce qui les a rendues possibles et de ce à quoi elles ont donné naissance : l'affirmation de vocations, des rêves de carrières, des identités professionnelles, des ambitions à accomplir et, je l'espère aussi, quelques passions conséquentes. Un cristal de temps fait d'amitiés, de rencontres, de vies communes, de discussions interminables, de fâcheries puis de réconciliations, d'emplois du temps studieux et enfin, d'images indélébiles dans lesquelles le présent rencontrait un futur à la fois désiré et redouté, parce que incertain. Incertain, mais en partie tracé.

Si je me fie à cette étrange boussole qu'est la mémoire, je crois pouvoir dire que ce ne fut pas tout à fait mon cas. Ce dont le souvenir ne m'a jamais quitté, ce qui semble donc avoir fait événement avec une insistance et une vivacité toute particulière, ce furent les deux oraux passés avant d'entrer à l'École et l'absence de limite qui présida à ma sortie. Peut-être parce que j'étais déjà ailleurs, avant même d'en avoir fini. Les « années-Saint-Cloud » ne constituèrent pas, pour moi, cet espace-temps « à nul autre pareil » souvent évoqué par les anciens. Si j'en garde quelques bons souvenirs d'ensemble, peu m'ont accompagné avec la vivacité et l'éclat de l'actuel, au long de mon parcours ultérieur. Il me faut faire effort, mobiliser ma mémoire pour les faire advenir, alors que l'expérience des concours a acquis une pérennité qui lui a permis de coexister, tel un cadeau, avec mon présent. Aussi, (dois-je m'en excuser auprès de camarades en attente de souvenirs collectifs et partagés du « bon vieux temps » ?), c'est d'abord ce moment initiatique, marquant mais strictement individuel, qui fera l'objet de mon récit.

Nice - Saint-Cloud, juillet 1969

Je me revois le soir sur le quai de la gare, les cheveux fraîchement coupés, une valise pleine d'habits présentables, de cours à relire, de bouquins choisis. Un pincement au cœur et une excitation croissante qu'il fallait cacher pour être à la hauteur de la situation et rassurer mes parents. Je ne connaissais pas Paris, n'avais aucune idée de ce qui m'attendait (la khâgne niçoise ne nous préparait pas vraiment à l'oral) et plongeais gaillardement dans l'inconnu. L'arrivée à l'École fut un choc. Personne ne m'y attendait, il me fallut du temps pour me voir attribuer un logement (j'espérais naïvement un peu de bienveillance et un accueil moins routinier) et je ressentais très vite une grande solitude : la plupart des admissibles étant

parisiens, nous n'étions finalement pas nombreux à dormir sur place. Rétrospectivement, cela me semble une bonne chose, tant la fréquentation de ceux qui furent des rivaux m'a été difficile. Deux années de prépa ne suffisant pas à « tout » lire ou connaître, j'étais conscient de mes lacunes, de mes fragilités et du chemin à parcourir. Et je côtoyais des jeunes gens sûrs d'eux-mêmes, arborant un sourire satisfait et distant, parlant avec emphase, de manière allusive, pointue et suffisante, qui me donnaient l'impression d'avoir lu Platon en grec, Kant en allemand, d'être allé au collège avec Descartes, d'avoir lu toute la littérature disponible pendant que j'essayais de gagner des parties gratuites au flipper, jouais au hand-ball, allais à la plage et tentais d'embrasser des filles. Solitude extrême donc et l'horrible sensation d'être plongé sans complices dans un monde dont j'ignorais les codes.

Pourtant j'ai vaillamment fait face. Jusqu'à ma comparution devant le jury d'histoire qui, malgré tous mes efforts refusa obstinément de se réveiller ou de me prêter le moindre intérêt. Avait-il scellé mon sort après avoir parcouru la copie d'écrit (correcte sans plus) qu'ils avaient sous les yeux ? C'est, en tout cas, le sentiment que j'ai eu. Et j'ai eu beau évoquer avec pertinence les Labrousse-Mandrou-Goubert-Le Roy-Ladurie, commenter avec un enthousiasme débordant des séries sur le prix des grains, ou gloser sur les différences entre le Beauvaisis, la Bretagne et le Languedoc, rien n'y fit. Puis vint le coup de grâce. Une question sans rapport direct avec tout ce que j'avais pu dire : « Vous connaissez Jacques Callot ? ». Aucun de nos professeurs niçois n'avait eu la bonne idée de nous parler de lui et de considérer que cette connaissance pouvait s'avérer si essentielle. Novice dans l'art de l'esquive, j'avouai mon ignorance, et j'entends encore le jury s'étonner avec condescendance : « Ah bon, vous ne connaissez pas Callot ? » avant de mettre fin sans délai à l'entretien. Je sortis de là dépité et perplexe, et en plein doute sur cet étrange monde parisien. Une bonne prestation en français me fit espérer une issue heureuse. Mais ce ne fut pas suffisant, et j'atterris, pour un petit point je crois, sur la liste d'attente, ce qui, logiquement peut-être mais à ma grande honte, fit de moi, un assassin virtuel : pendant l'été qui suivit, je me mis à rêver de cars disparaissant dans un ravin ou de terribles déraillements de trains. Tous bondés d'admis. Et puis j'oubliai, décidé à rejoindre la fac de la ville où j'aimais vivre et où personne ne trouverait anormal d'ignorer l'existence de Callot.

Mais...

Paris - Saint Cloud, 1970 - juillet 1971

L'été 1970 en décida autrement. Une idylle naissante avec une hypokhâgneuse niçoise qui, pour fuir ses parents s'était fait admettre à Fénelon, le souvenir de ce que j'avais pu découvrir de la vie parisienne alors que j'attendais sur place les résultats (j'étais allé au Champo, j'avais rencontré un critique des *Cahiers*, obtenu une place pour *La Cuisine* de Wesker, superbement jouée par la troupe de Mnouchkine), me décidèrent à tenter de rejoindre une prépa parisienne. Contacté *in extremis*, une semaine avant la rentrée, Henri IV m'accepta. Je vécus une année de rêve, faite d'amour, de cinéma, de grèves, de manifs, de beaux discours, de discussions interminables et fiévreuses. Paris m'enchantait et s'accordait avec des bribes de mythologies intimes. Je mis du temps pour cesser d'apercevoir Gavroche dans chaque gamin portant avec assurance et fierté, casquette et cheveux longs. Et je me pris,

parfois, pour Camille Desmoulins ou Saint-Just, en montant sur une table pour haranguer les lycéens du Quartier latin (bénéfice indirect : une certaine confiance dans mes capacités à capter l'attention d'un auditoire). Je ne fichais pas grand-chose et suivais les cours par intermittence (ce qui ne veut pas dire que je ne travaillais pas : on ne réussit pas un tel concours en « glandant ». Je lisais Foucault, Freud et Lacan, les philosophes à la mode et des écrivains qui n'étaient pas au programme). De telle sorte que je fus très surpris lorsque j'appris mon admissibilité.

Je n'avais plus qu'une semaine, avant l'oral, pour me coltiner le programme d'histoire que j'avais à peine survolé. Je mis mes parents à contribution en leur demandant de résumer un Clio et un Que sais-je afin de combler des lacunes béantes. Et cela fut suffisant. Il faut dire que, par chance, j'avais lu, une heure avant l'épreuve, une fiche fournie par ma mère sur la Loi Fondamentale du 8 mai 1949 de la République Fédérale d'Allemagne. Pile mon sujet !

Lors de l'oral d'histoire, je fus royalement accueilli. Sans petits fours, champagne et tapis rouge, mais tout comme. Un jury d'emblée bienveillant, souriant et apparemment heureux de ma seule présence, m'écouta en hochant la tête, m'interrogea pour le principe et conclut l'entretien sans me demander si je connaissais l'heure de la naissance de Konrad Adenauer. Je sortis ravi mais un peu perplexe. J'avais en effet remarqué que la copie qu'ils avaient sous les yeux n'était pas la mienne, mais celle d'un camarade de H 4, qui, portant le même nom que moi, avait été mon voisin à l'écrit. Puis ce fut l'épreuve de français. J'étais plutôt optimiste car je savais que je ne devais mon admissibilité qu'à la philo et surtout au français. J'avais rédigé une dissertation « décalée », critique à l'égard des artifices rhétoriques, des plans en trois parties, des catégories commodes et d'usage, et je supposais que cela avait plu puisque j'étais là. L'heure n'était pas idéale : 14 h, il faisait très chaud, le repas avait manifestement été arrosé. Très vite, hélas, je me retrouvais dans une situation semblable à celle rencontrée devant le jury d'histoire de l'an passé. Bref, l'horreur ! L'un des membres avait immédiatement sombré dans une sieste discrète, l'autre dissimulait difficilement quelques soupirs agacés et je devinais aisément sous la table une jambe tressautant d'impatience. Je m'acharnais à les réveiller en vain, tout en observant la situation et en tentant de décrypter l'écriture de la copie qu'ils avaient rapidement regardée avant de consentir à me donner la parole.

Alors, fichu pour fichu, révolté par ce qui me semblait être d'une grande injustice et mu par je ne sais quelle audace, je tentais le tout pour le tout. J'interrompis mon exposé :

« Excusez-moi mais, ayant été admissible l'an dernier, je sais que vous avez théoriquement devant vous la copie du candidat et je suis troublé car, en l'occurrence, ce n'est pas la mienne »

- Mais si, et peu importe, cela ne vous regarde pas... Continuez, s'il vous plaît !

- Comprenez-moi, il est difficile de poursuivre, alors qu'il peut y avoir un doute sur le fait de savoir si c'est bien moi qui suis admissible ou le candidat dont vous avez la copie et qui était à H 4 avec moi. »

Coup de théâtre. Silence stupéfait. Je sens dans mon dos l'assistance se délecter d'un moment plein d'incertitude. Interruption. Le président du jury fut appelé, trois professeurs de prépa assistant aux oraux furent désignés comme témoins. On alla chercher toutes les copies de Jean-

Michel et de Jean-Louis B. Un compte fut effectué trois fois en ma présence et je fus à nouveau déclaré admissible. Admissible chanceux, bénéficiaire d'un chiasme hasardeux, car Jean-Louis qui s'était vautré en français (d'où la léthargie du jury ?) avait eu une note exceptionnelle en histoire. Ce qui me permit de comprendre l'étrange accueil que me réserva le jury d'histoire qui ignore jusqu'au bout ma note d'écrit, un remarquable 1,5 ou 2 sur 20 (pas terrible pour un « historien » !), et, *in fine*, le revirement de celui de français. La suite fut d'une simplicité biblique, d'un grand enseignement pour plus tard : j'ai acquis la conviction que les mérites que l'on nous reconnaît (ou pas) ne tiennent pas toujours à grand-chose, j'ai goûté toute la pertinence de la réflexion d'Einstein sur les *a priori* et préjugés (« Il est plus difficile de désagréger un préjugé qu'un atome ») et, surtout, compris qu'il fallait oser dire ce qu'il semble utile de dire, même aux puissants et même si cela peut paraître incongru.

1971-1975, les années ENS : qu'est-ce qui s'est passé ?

Un changement d'époque ?

Que s'est-il passé, en effet. La question peut paraître idiote ou saugrenue, mais elle me semble lestée de quelques pertinences tant j'ai du mal à distinguer et à formuler ce qui, lors de ces quatre belles années, fit événement. Que s'est-il passé ? Beaucoup de découvertes, quelques doutes, une certaine aptitude au bonheur contrariée par l'impératif catégorique de la réussite, peut-être l'ébranlement (insidieux, retardé et inaperçu) de certitudes relatives à l'époque ou à mon devenir.

Je l'ai indiqué en ouverture, les souvenirs que je garde de ces années sont de plus faible intensité et j'ai peine à ressaisir cet ancien présent dans sa pureté d'origine, tel qu'il a été vécu. Souvenirs impurs donc, parce que revisités, menacés d'illusions rétrospectives, souvent mâtinés de quelques réflexions critiques sur les missions paradoxales de l'École et surtout sur l'ébranlement des valeurs, des idéaux ou des illusions qui étaient les nôtres. Je pense – y pensais-je alors ? – à la faible considération (les salaires médiocres n'en sont qu'un symptôme) dont jouissent désormais l'enseignement supérieur, l'Université, les savoirs authentiques et d'une manière générale, les études dites « littéraires ». Au début des années 1970, les sciences humaines semblaient à leur apogée : les philosophes français connaissaient une renommée internationale, les descendants de l'École des *Annales* écrivaient régulièrement dans la presse hebdomadaire, l'édition se portait bien. Mais cette situation qui n'était pas sans rapport avec les exigences critiques du moment allait très vite et insensiblement laisser place à un mouvement de reflux et à un changement de paradigme. Menacées de l'extérieur par des puissances hostiles ou indifférentes, de l'intérieur aussi par un maniérisme dévitalisant et par une forme d'entre soi faisant fi de liens à nouer avec le monde changeant, nos disciplines furent vite fragilisées. Devenus invisibles dans cette société dite de communication, les intellectuels cédèrent le pas à une intelligentsia médiatique et narcissique et à des discours idéologiques conformes aux attentes des professionnels du spectacle. Sous l'effet conjugué du libéralisme (l'éducation : un marché comme un autre ?), des intérêts économiques, politiques et médiatiques, les élites au pouvoir ne feront même plus semblant d'accorder une place éminente aux humanités et à l'idéal du savoir (vestiges d'un ancien monde, survivance encore

tolérée ?). Utilitarisme généralisé, réduction progressive de l'homme à la dimension économique ? Transformation de la vie de l'esprit ? Progressivement, les marques de luxe allaient s'emparer de la définition de la notion d'art et imposer leurs visions conformes à leurs intérêts. Cerise sur le gâteau de l'ère du vide, les décideurs « culturels » allaient accorder plus de valeur à un *pitch* de cinq lignes (« c'est l'histoire d'un jeune homme ému par la détresse d'une jeune fille pauvre et laide. Il lui porte secours et elle se transforme en une créature d'une beauté sans pareille » !), qu'à une histoire écrite par Faulkner. De son côté, la philosophie connaîtra une révolution d'envergure lorsque les Écoles de commerce se feront les chantres du « Concept », un concept étant selon elles la simple idée de peindre une devanture de magasin en bleu ou en rouge.

Mais c'est là une toute autre histoire qui mériterait des développements moins intuitifs, moins tragiquement polémiques, mieux argumentés. Ces changements de paradigmes étaient-ils déjà perceptibles et ressentions-nous déjà les prémises d'une crise à venir ? Je ne saurais l'affirmer, mais, quitte à forcer ou à anticiper le trait, faisant fi des sages précautions chronologiques des historiens, j'ai envie de laisser libre cours aux trahisons du souvenir, d'évoquer ce contexte qui deviendra défavorable et s'accompagnera d'un vague sentiment de gâchis.

Je ressentais déjà un décalage entre la dureté, les exigences des critères de sélection et la relative faiblesse des perspectives qui s'offraient aux normaliens. Et je pourrais à ce sujet citer bien des passages d'un texte critique, désenchanté de notre camarade fontenaysienne Elisabeth Guibert-Sledziewski, paru en 1986 dans *Raison présente*, désormais consultable sur Persée. Était-elle lucide ou exagérément désenchantée lorsqu'elle écrivit cette incise qui me fait sourire :

« L'auguste institution a recruté et formé pendant des générations les gloires de la République... Mais l'image de Normale Sup', le prestige qu'elle a encore lorsqu'est prononcé son nom, lorsqu'est décliné son titre, relève davantage de l'imaginaire républicain que du savoir vivant de la France d'aujourd'hui. Dire que l'on sort de Normale Sup' produit toujours un effet de légitimation symbolique ; mais il n'y a aucune fonction ni aucun lieu où il soit légitime de dire qu'on sort de Normale. Ce quartier de noblesse n'a pas plus de pertinence que le rappel d'un droit de garenne d'avant la nuit du 4 août... ».

Ce constat (où pointe un peu plus qu'une once de dépit) a sa part de vérité. D'ailleurs, depuis, les ENS se sont transformées, s'ouvrant à de multiples domaines d'activités, se liant à d'autres institutions et surtout mettant fin à ces concours et Écoles non mixtes, qui curieusement ne faisaient pas l'objet de critiques appuyées (n'était-ce pas le signe d'une étrange inertie de l'Institution mais aussi d'un conformisme confondant de la part des élèves ?). Néanmoins, il me semble trop simple et trop facile d'incriminer l'École en nous dispensant d'examiner nos propres limites, notre totale méconnaissance du dehors, ou notre propre volonté de coller aux normes « d'excellence » ou de réussite mises en avant. Nous étions enfermés dans un monde aussi large que nos espérances, nos références et parfois notre culture, aussi étroit que nos certitudes et notre absence d'imagination...

Devions-nous, en enfants gâtés, tout attendre des institutions, espérer qu'elles nous ouvrent les portes de l'avenir ou nous le servent sur un plateau-repas ? Si l'École semblait privilégier une logique, il n'était nullement impossible de s'en écarter. Certains d'entre nous ont fait d'autres choix au sein même de l'Éducation nationale en se consacrant volontairement à un métier d'enseignant en collège ou lycée, échappant au diktat de l'apparente réussite sociale. D'autres, partis sans garanties en explorations et découvertes, purent vérifier que leurs solides formations leur permettaient d'accéder à une mobilité insoupçonnée dans le domaine des études, du conseil ou du journalisme, loin parfois de leur discipline d'origine et sans renier exigences intellectuelles et éthiques.

De mon côté

Je n'ai jamais eu le sentiment d'une rupture décisive ou d'une intégration parfaite. Cela tient au fait que je n'ai pas logé à l'École, que je n'ai pas eu de cothurne, que je ne passais donc pas de longues soirées avec mes condisciples. Saint-Cloud était quelque peu isolé et, apparemment, l'on y vivait dans une forme d'endogamie indispensable à l'émergence d'un esprit de corps et à la formation de souvenirs indélébiles. Il y a peut-être d'autres raisons à cette relation précieuse, vivante et distante. Elles ne m'apparurent que plus tard, petit à petit : il faut bien quelques années pour découvrir un sens - ou un semblant de sens - à la ligne de pente que l'on a suivie, non sans raisons, même si, alors, on ne les connaissait pas.

L'arrivée à l'ENS avait, pour le jeune homme insouciant et encore indéterminé que j'étais, quelque chose de terrible : il fallait cesser de jouer, de faire l'idiot, d'afficher cette part d'enfance qui s'obstine à résister à l'emprise douce des institutions et d'un monde conforme. Non pas l'enfance « débile » et puérile mais cette part d'inaccordable qui se loge dans tout sujet, même « institué ». Il fallait renoncer à la fantaisie, à toutes ses vies virtuelles ou pressenties pour endosser l'identité, le sérieux, le costume d'un futur historien et idéalement, d'un prof de fac accompli (seul modèle implicitement valorisé ?), alors même que les portes du supérieur étaient à peine entrouvertes. Lignes dures d'une identité exclusive fonctionnant par détermination univoque ou lignes plus souples et incertaines de devenirs, de rebonds, d'explorations et d'expériences multiples ?

Pour l'École, la question semblait ne pas se poser. Le parcours des élèves était tout tracé, la ligne était droite et sans surprises : une année agréable pour terminer sa licence, une année de maîtrise qui supposait de se choisir (médiéviste, moderniste, spécialiste de l'histoire contemporaine) et surtout de choisir un directeur de mémoire prestigieux susceptible de favoriser une future carrière, une année de régression agrégative et, enfin, une année pour s'engager le plus vite possible en thèse. Ce parcours semblait convenir à mes camarades (j'appris cependant ensuite que deux ou trois d'entre eux y renoncèrent pour devenir énarques) et semblait à la fois désirable et naturel. Mais il supposait de passer d'une forme de polyculture à une spécialisation intense qu'il m'arrivait de trouver asséchante. Fin de l'insouciance (ne suppose-t-elle pas de se dévouer au présent et d'ignorer l'avenir ?) mais aussi de cette gymnastique de l'esprit qui est le propre de la khâgne : le mariage improbable d'apprentissages besogneux et d'une incitation à passer d'un domaine à l'autre, à rapprocher

ce qui semble lointain, à déjouer les séparations académiques en raccordant des notions étrangères et voisines, en articulant des territoires divers en tissant des liens improbables mais éclairants. Faire de la philo en histoire, du français en philo, de l'épistémologie en géo était pour moi essentiel. Et cet essentiel était désormais relégué en activité annexe et facultative.

Il faut dire qu'à l'époque, il y avait peu de ponts entre les diverses disciplines représentées, peu ou pas de séminaires ouverts et transversaux. En outre, cinéma, arts, théâtre, musique, esthétique, étaient absents des enseignements, des préoccupations (alors que, comme bien d'autres, ils peuvent être sujets d'histoire) et de la vie de l'École, et ce n'est que plus tard que j'ai réalisé que ces domaines, apparemment trop peu classiques et conventionnels, offraient de belles opportunités. Le cursus proposé était indexé sur les échéances classiques de l'Université et, sous cet angle seulement, l'École mettait à notre disposition un luxe de moyens... mais pas de séminaires de recherche, pas de singularités ou d'initiatives moins « académiques », pas de généreux et stimulants partages permettant d'échapper à un système contraignant et voué à la réussite individuelle.

En outre, je mis du temps à me rendre compte que j'entretenais avec ma discipline un rapport singulier. Si j'aimais profondément comprendre le passé au-delà des lectures idéologiques et simplistes qui en sont trop souvent proposées, si j'aimais les grandes synthèses qui participaient à expliquer le présent et, surtout, si j'ai adoré transmettre et faire partager ces connaissances, j'avais bien du mal avec cette étrange jubilation, cette extase qui s'emparait de chercheurs confirmés, fréquentés dans le cadre du séminaire d'Emmanuel Le Roy-Ladurie, lorsqu'ils exhumaient un détail, établissaient une connaissance purement factuelle qui, pourtant, ne servait qu'à documenter ou nuancer des savoirs ou des modèles déjà établis, et ne changeait donc absolument rien à ce que l'on savait déjà. Cela ne semblait pas les déranger. À tort peut-être, j'ai fini par douter de l'intérêt de la recherche en histoire ou du moins de la capacité à trouver du nouveau (sauf dans les marges) et à me demander si au fond, l'essentiel de ce qu'il y avait désormais à comprendre des « mécanismes » régissant les sociétés modernes n'était pas déjà connu. Je pressentais bien sûr qu'il y avait des questions importantes et des sujets qui méritaient un tout autre travail, mais encore eût-il fallu les formuler collectivement. L'histoire satisfaisait pleinement mon goût pour les récits, un peu moins mon attrait pour la réflexion théorique.

Je n'eus pas à trancher ou à faire part de mes doutes. En 1974, un voyage au Portugal en pleine Révolution des œillets mit fin à ces interrogations sans réponses. Parti pour quatre jours, j'y suis resté de longs mois, occupant une étrange position de journaliste (quelques piges pour *Libé* et un journal italien), de conseiller et enfin d'auteur d'un film documentaire. Lors de mon retour à Paris, je pris conscience que les années ENS s'étaient achevées sans que je m'en aperçoive. Il restait donc à vivre et à me réinventer, ce qui ne peut faire l'objet que d'un tout autre et improbable récit.

1971-1975 : des souvenirs heureux ?

Les deux premières années furent absolument délicieuses. La première parce que je disposais d'un temps libre, la seconde parce que ce fut celle d'un travail passionnant avec Joël Cornette. Et l'ensemble ENS peut très agréablement se résumer en quatre mots ou évocations : mes condisciples, les profs, Florence, Joël.

J'appréciais mes camarades (j'ai gardé des souvenirs précis de chacun d'eux) et ne portais aucune attention à quelques rivalités ou combats d'*ego* qui, heureusement sans excès et avec retenue, affleuraient parfois lorsque l'un prenait trop de place ou affichait une supériorité sans réels fondements. Jamais rien de grave. Me tenant plutôt à distance, il m'arrivait d'en sourire.

J'appréciais aussi la simplicité, la bienveillance, la disponibilité, l'implication et, bien sûr, l'extrême compétence de nos professeurs qui n'avaient rien de féroces « caïmans » : l'énergie communicative du souriant Jean-Louis Biget, la sensibilité délicate de Jean-Claude Hervé, même si je n'ai jamais eu avec eux de relation privilégiée ou personnelle.

J'ai gardé un magnifique souvenir de notre voyage inaugural à Florence, suivi d'un trop court moment de réflexions partagées sur quelques livres et approches anthropologiques. J'avais eu à rendre compte de manière critique du bel ouvrage de Nathan Wachtel, *La Vision des vaincus*, ce qui me vaudrait aujourd'hui d'être taxé de décolonial, voire accusé de saper insidieusement les valeurs de la République en remettant en cause l'eurocentrisme forcené qui présidait aux études historiques).

L'année suivante, fut celle d'une recherche menée en complicité avec Joël Cornette sur les Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Ploërmel. À cette occasion, Joël, fils d'ouvrier, toujours émerveillé par ce qui lui arrivait, m'invita avec beaucoup de générosité en Bretagne, me fit connaître sa famille, son milieu et, indirectement, son enfance ; nous finîmes par nous connaître et, en dépit de ou grâce à nos différences, nous apprécier. Il fut avec deux ou trois scientifiques l'une des seules personnes avec qui j'ai noué une relation pleinement amicale.

Ce travail a beaucoup compté dans ma formation. Nous avons mis au point, à partir d'une approche quantitative un peu simpliste ou élémentaire proposée par François Furet, une méthode qui conjugait le quantitatif et le qualitatif et faisait la part belle à ce qui se devinait ou lisait dans les cahiers (lecture symptomatique disions-nous !). Dix ans plus tard, d'ailleurs, embauché dans une société d'études et de conseil en communication pour mener à bien un travail sur les représentations globalement critiques et partielles que les « leaders d'opinion » avaient des grands projets d'architecture de François Mitterrand, ainsi que sur la stratégie de communication à mettre en œuvre pour y répondre, c'est cette même approche qui m'a servi de modèle ou de point d'appui, et qui a suscité enthousiasme et approbation de mon patron et des commanditaires.

Les Cahiers furent un moment fort. Aussi, je me souviens encore des propos de François Furet lors de ma soutenance (travail partagé mais soutenance individuelle, Université oblige !) : « Vous avez fait un travail remarquable. Je vous encourage à continuer, vous êtes fait pour la recherche... Mais comment se fait-il que vous m'ayez si peu cité ? ». Ou de ce moment critique, dans notre relation avec Emmanuel Le Roy Ladurie, notre directeur en titre.

Nous devions présenter l'avancement de notre recherche dans son séminaire à l'EPHE. L'Université était en grève de longue durée pour une raison qui m'échappe désormais. Comme le séminaire était notre seul cours, longtemps à l'avance, nous décidâmes d'informer E. L.R.L. que nous ferions grève et ne serions pas là. Le jour de notre présentation, Joël reçut un coup de fil dans sa thurne, à une heure indue parce que particulièrement matinale, nous sommant d'être présents, sous peine d'être virés. Nous avons vaillamment tenu tête à ce chantage susceptible de mettre en péril notre année et écrit à l'ex candidat PSU à la mairie de Montpellier que ce diktat nous semblait peu conforme à ce que nous pensions être ses propres valeurs et au respect des droits démocratiques (Joël, as-tu gardé une copie de cette lettre ?). Nous fûmes réintégré, avec quelques excuses. Dans ce moment difficile, malgré nos différences de sensibilité et un enjeu non négligeable, nous avons fait preuve d'une réelle et réjouissante solidarité. J'ignore si Joël a ensuite quelque peu pâti de ce moment de tension. Mais sa très belle carrière semble indiquer qu'il n'avait nul besoin de faire allégeance pour faire reconnaître ses qualités.

De mon côté, j'empruntai des chemins de traverse, fis la cigale au pays des fourmis et ne saurais me plaindre de quoi que ce soit. D'abord parce que la plainte est toujours en excès sur son objet, qu'elle ne convient qu'à ceux qui s'y complaisent et ensuite, parce que l'École n'a jamais fait obstacle à mes choix. Elle avait certes sa logique mais offrait à ses élèves, outre un prestige symbolique qui m'a été utile, une aisance (financière), une rigueur de pensée et une liberté rare et précieuse dans un monde normé et contrôlé dont elle permettait aussi de s'échapper. À condition de le vouloir.

Mais les quelques réserves et interrogations dont j'ai fait part ne doivent pas cacher l'essentiel. À la question : « des souvenirs heureux ? » qui inaugure cette ultime partie, la réponse est évidente. J'en veux pour preuve ma réaction à l'épreuve à laquelle Nietzsche nous convie non sans malice : « Que dirais-tu si un jour, une nuit, un démon se glissait jusque dans ta solitude la plus reculée et te dise : cette vie, telle que tu l'as vécue, tu devras la vivre une seconde fois et d'innombrables fois... ». L'épreuve de l'éternel retour dans sa version deleuzienne. Non pas le retour du même, mais de ce que la vie a sélectionné comme possibilité heureuse et à laquelle je pourrais dire oui une seconde fois.

Ce démon, sous forme d'un ange au sourire, je l'ai rencontré plusieurs fois. J'ai donc plusieurs fois rêvé, après être sorti de l'École, que je re-présentais le concours, le réussissais à nouveau et m'embarquais pour un second voyage de quatre ans. Bien sûr, cette situation inédite semblait embarrasser l'institution qui ne savait pas si cela était juridiquement possible. Mais dans un rêve on n'a que faire de ce genre d'embarras ou de légalité. Il s'agissait d'un désir sans nostalgie, celui de jouir d'un supplément d'École, accompagné d'une question sans réponse : « Qui sait alors ce que cela aurait donné, cette autre fois ? ».



Jean-Michel Bertrand

À ma sortie de l'École, j'enseigne à mi-temps pendant quatre ans. J'aimais cela. Le proviseur inquiet par ma jeunesse apparente et mes cheveux longs me cherche quelques noises jusqu'à ce que les résultats du bac tombent : mes élèves ont cartonné. Il a fait ses moyennes et, rassuré, il me fiche désormais une paix royale. Pendant ce temps, je découvre la percussion au Centre américain de Paris. Et tout s'enchaîne comme dans un rêve : formation d'un groupe, concerts, disques, concerts encore. J'apprends à négocier, à parler d'argent, et me mets en disponibilité de l'Éducation nationale. Cinq ou six ans après, j'arrête l'aventure, heureux d'avoir connu une scène à laquelle rien ne me destinait. En 1980 et 84, naissance de Fanny et Mario. Un immense bonheur. Ensuite, le hasard d'une rencontre et je deviens responsable d'études free-lance en communication. L'Éducation nationale me retrouve et me met au pied du mur. Par chance, en 1986, j'entre aux Arts-Déco comme prof de sciences humaines et d'histoire de l'art. J'y enseigne... ce que je veux, notamment l'analyse filmique ou le baroque (plus tard je soutiendrai une thèse sur *2001 l'Odysée de l'espace* qui donnera lieu à un livre). L'ENSAD restera mon port d'attache mais, pris d'une passion pour la voile et le catamaran de sport, je déménage en Bretagne tout en enseignant à Paris. Je régates pendant 6 ans. Une séparation et un dos en vrac me conduisent à revenir à Paris, avec les enfants qui sont restés avec moi. Là, je bosse (il faut assurer) comme je ne l'ai jamais fait et, outre les Arts-Déco, je collabore à des sociétés d'études puis à l'Institut Français de la Mode en tant que responsable des enseignements sur la marque et le luxe, sans servir la soupe. Sauf à Luca, le petit dernier, qui a 14 ans aujourd'hui. En 2019, je quitte Paris pour m'installer à Mèze où je bulle, nage, lis et pratique l'escalade en falaises et en salle.